

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 27

Artikel: Souvenirs d'un lycéen
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tant d'autres qui l'ont entouré, touché ou séduit un instant.

Or donc, il y avait en ce temps-là, sur les pentes de notre Montmartre, rue Fontaine-Saint-Georges, à peu près à mi-hauteur entre la rue Chaptal et la rue Mansard, du même côté que ces deux rues, une petite crèmerie, et, dans cette crèmerie, comme on pouvait s'y attendre, une crémier, mais qui était d'une beauté, d'une fière et charmante beauté qui dépassait toute attente. Son nom était Mme Chirade, et je ne pense pas qu'il soit indiscret de l'écrire. Où termine-t-elle sa vie aujourd'hui? Je gage qu'elle est belle encore, tant étaient fermes et purs les traits de son visage et les lignes de son corps. Tout le monde l'admirait, et même la respectait : entre le *Moulin Rouge*, le *Rat mort* et la *Truie qui file*, Mme Chirade était une des gloires du Montmartre honnête.

Je l'avais vantée à Proust ; il voulut la voir. Je le conduisis rue Fontaine, et nous voici tous deux immobiles devant la boutique, plantés sur nos jambes et regardant vers l'intérieur. Mme Chirade allait, venait, occupée à servir les clients : ses avant-bras étaient pris dans cette sorte de fourreau blanc que portent les crémiers, et sa robe noire, ses cheveux noirs, donnaient plus d'éclat encore à son visage. Je n'avais pas exagéré : elle était magnifique. J'entends encore la voix de Proust murmurant à mon oreille :

— Qu'elle est belle !

Et il ajouta, la littérature ne cessant guère de hanter nos esprits :

— Belle comme Salambô.

Puis après un silence, sans doute consacré à une courte et fervente admiration, nous reprîmes la promenade, un peu distraits, un peu songeurs, Marcel sensiblement travaillé par un désir, et il cherchait.

— Il faudra lui porter des fleurs, suggéra-t-il enfin.

Nous convînmes d'un jour et d'une heure. Ensemble nous sortîmes du lycée, esquivant les amis ; au bas de la rue Pigalle, une marchande vendait des roses, nous en achetâmes une brassée et nous montâmes vers la belle, un peu graves, pareils à des soldats qui se préparent à une difficile, dangereuse manœuvre. Quelques pas encore, nous voici au seuil de la boutique. Mme Chirade était là, debout près du comptoir, il restait à oser. Mon rôle à moi, je dois l'avouer, était modeste : j'intervenais comme guide, spectateur, ni les dangers, ni les espérances, ni les gloires de l'aventure n'étaient pour moi. Proust osierait-il ? J'en doutais. Il osa, et, bravement montrant son bouquet, marcha droit sur la déesse qui, tout de suite un peu surprise, le regardait, le laissait venir. Immobile sur le trottoir, les yeux grands ouverts et braqués, je surveillais l'événement. Je vis Proust aborder la Chirade. Dit-il un mot, balbutia-t-il une phrase ? Je n'en sais rien, je me souviens seulement que je vis un sourire passer sur le visage féminin, et, en même temps qu'il souriait, ce beau visage faisait *non*, allant tout doucement mais bien fermement, de la droite à la gauche, de la gauche à la droite. Proust j'imagine, du regard sinon de la voix, insistait, et la belle Chirade, toujours souriante et décidée, fit un, deux, trois pas en avant, obligeant Proust à reculer d'autant. D'où j'étais, je ne voyais que son dos et, par-dessus son épaule, le papier blanc qui entourait les fleurs. Mais la belle Chirade, que ne voyait-elle pas; quel émouvant visage de chérubin déçu, affligé, désolé, suppliant; j'imagine les yeux tristes, les lèvres entr'ouvertes. D'ailleurs, il n'y avait pas de sévérité sur le visage de la Chirade ; il y avait même de la douceur, mais une douceur unie, hélas, à une extrême décision, et elle souriait et avançait toujours à petits pas comptés, inexorables, et Proust, pas à pas vaincu, fut bientôt sur le trottoir, près de moi penaud comme lui. Je pense qu'il est impossible d'être chassé plus gracieusement qu'il ne l'avait été.

Ici, mon souvenir se perd, s'évanouit. A vrai

dire, je crois que toute matière manque soudain au souvenir. Qu'y eut-il entre nous ? A peine un mot, rien qu'un échange de regards peut-être. Notre audace défaite se changea en effroi, et une double panique nous rejeta vers nos maisons, Marcel portant toujours les fleurs inutiles.



UNE LUTTE HEROIQUE SUR UN PRÉ

(Extrait de : « Monsieur Potterat se marie. »)

Le lendemain, avant l'aurore, à l'heure troubante où la chauve-souris de son vol oblique et saccadé s'enfonce sous les bois, où les oiseaux étièrent leurs ailes engourdis et s'essayaient à de timides piaillerments, des pas lourds retentirent dans les rues du village... Au fond des étables, recueillies, les vaches écoutaient. Puis elles soufflaient dans le fond de leur crèche ; surprises de la trouver vide, leurs yeux glauques fixés sur une solive du plafond, elles meuglaient timidement, comme honteuses de troubler le mystère de la nuit finissante. Dehors, une à une, sans enthousiasme, les poules sortaient des poulaillers et demeuraient immobiles, une patte en l'air, la crête inclinée sur l'oreille ; elles auraient volontiers sommeillé une petite heure encore, la tête sous l'aile, mais à Bioley-Orjulaz, comme dans le reste du canton, les coqs étaient inflexibles. L'un d'eux, en queue verte et gilet rouge, escalada vivement un fumier ; la tête de côté, il contempla la lueur grise, frangée de rose, posée sur la cime des montagnes, très loin. Battant des ailes, il poussa les kikeriks réglementaires auxquels ses collègues répondirent de partout, en salves bien espacées, les uns tout proches, les autres perdus dans quelque ferme isolée de la campagne...

Dans le demi-jour, des pas lourds retentissaient encore et de robustes gars, la faux sur l'épaule, le « covert » suspendu à la martingale du pantalon, s'interrogeaient d'une voix endormie.

— Salut, Jules !

— Salut !... Salut !... veut faire bon faucher, ce matin !... Et où vas-tu, comme ça ?...

— Oh ! toujou au même coin ! On se croyait de l'exterminer hier au soir qu'on s'est encouragé jusqu'à passé huit heures, mais rien de fait !... Malheureux !... L'herbe est versée qu'on jurerait qu'on y a passé le rouleau dessus. Comme ça on n'a rien d'avance et les andains vont tout de trabzingué !... Ça donne soif rien que d'y penser...

...On avait éveillé Potterat à quatre heures. Il avait bien essayé de se rendormir, et par deux fois, mais des poings vigoureux avaient mené un tel tapage, derrière sa porte, qu'il avait bien fallu se lever.

Se lever !... C'était toujours pour Potterat une opération désagréable. Il adorait s'attarder sous les couvertures, la tête un peu lourde, la pensée engourdie.

Suffisamment endormi pour se laisser emporter sur l'aile de son imagination, et suffisamment éveillé pour savourer ses songes à l'égard d'une réalité, il faisait alors des rêves où il arrêtait les criminels les plus dangereux, après des tours de force de sagacité, et où il éteignait des incendies, tout seul, après avoir sauvé tous les locataires de tous les étages... Ensuite venait l'heure douloureuse !... Certes ! Potterat détestait, au saut du lit, le contact rugueux et froid du plancher, la sensation de l'éponge glacée promenée sur la figure et il retardait, dans la mesure compatible avec sa profession, l'instant d'abandonner les draps tièdes pour gagner la cuvette. Sa joie, aux jours de liberté, était de se lever à

neuf heures et de se raser longuement... Mais il fallait changer de linge ! Encore un mauvais moment, ce premier contact avec une chemise hostile, durement empesée, rebelle à épouser la rotundité du commissaire et bombée sur la poitrine, comme une cuirasse... Un mauvais moment encore lorsqu'il fallait se retourner les ongles à introduire dans des boutonnieres trop petites des boutons trop grands... Pourtant, à neuf heures, cela passait encore. Mais livrer bataille au point du jour, au moment même où Potterat se réjouissait, dans sa retraite, d'oublier tout un passé néfaste, c'était dur ! Quatre heures !... Il sonnait quatre heures au clocher de Bioley-Orjulaz !...

Potterat, du coup, songea à la Suzette. Et il sentit croître sa résolution de se débarrasser de sa ferme. Il se prépara cependant à soutenir la lutte à laquelle on l'avait provoqué.

Les faucheurs avançaient d'un mouvement lent des talons, laissant derrière eux, sur le gazon tondu ras, deux petits chemins parallèles. Au milieu d'eux, Potterat travaillait ferme.

Les oiseaux s'égosillaient dans les branches ; au bord du ruisseau, un pic, vêtu de rouge et de gris, frappait à coups précipités le tronc d'un noyer vermoulu. De tous les prés montait le bruit des molettes passées sur le tranchant des faux, le rythme berceur des herbes coupées où les grandes marguerites, la sauge bleue, le sainfoin rose, les hauts épis à tête vide, le serpolet parfumé se mêlaient fraternellement... Devant l'invasion lente des faucheurs, tout un petit peuple — insectes à longues jambes, scarabées en corsage d'azur, caïoles, alouettes entourées de leurs petits inquiets, campagnols à l'œil vif, au museau pointu, hérissons tout à l'heure endormis en boule, dans la rosée — s'enfuyaient vers les aubépines de la haie, dans un froissement d'herbes écartées. Les papillons voltigeaient sans y rien comprendre et un hanneton attardé essayait pataudement, bourdonnant et ahuri, de gravir une scabieuse pour prendre son vol.

Mille souvenirs de sa jeunesse campagnarde renisaient en Potterat. Comme ses compagnons, il avait mis bas veste et gilet. Epanoui dans son pantalon qui lui montait presque jusqu'aux aisselles, les manches retroussées jusqu'aux coudes sur des bras un peu trop blancs pour un paysan, mais solidement musclés, il suivait ses partenaires sans perdre un centimètre. Noverraz, son fils Gustave, le dragon, le Dzozet, avaient beau se retourner en aiguisant leur faux. Potterat, ferme au poste, aiguisait la sienne d'un geste large. Et pourtant, il fauchait sans se presser, balançant son buste à droite, puis de droite à gauche, en un mouvement majestueux. C'est qu'il avait une façon de poser sur le sol le talon de sa faux et de « mordre » l'herbe, qui humiliait Noverraz lui-même. Avec cela, le coup était net, l'andain régulier et l'on ne voyait nulle part, sur le pré tondu, de touffes oubliées ou d'escaliers trahissant le débutant.

Noverraz n'en revenait pas. Il se demandait même s'il n'allait pas à fin contraire du but qu'il poursuivait, si Potterat n'allait pas s'enthousiasmer pour les travaux de la campagne. Tout en remontant la longueur du pré, l'andain terminé, il disait :

— Il ne faut pas venir nous raconter que vous n'avez pas tenu une faux depuis trente ans. Je commence à me penser que c'est vous qui fauchez l'herbe sur la place de la Riponne, à Lausanne.

Et Potterat ripostait :

— Je vous avais bien dit !... A Bioley-Orjulaz, vous ne savez pas faucher !... Vous massacrez l'ouvrage... La dernière fois que j'ai tenu une faux, c'était en mil huit cent septante et deux, à Thierrens, et depuis, je n'en ai plus point retouché !

Potterat altérait quelque peu la vérité, car il allait parfois, l'été, lorsqu'il avait un congé, à Belmont, au temps des foins, pour donner un coup de main à un cousin. A l'inexactitude, il ajoutait la raillerie :